title : Journal de l’Empire (1809-11-16), Théâtre français, *Tartuffe*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/le-tartuffe

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 20 septembre 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *Tartuffe*, et *L’Épreuve nouvelle*, pour la clôture des débuts de Mlle Dartaux.

Cette clôture a été très brillante ; elle avait attiré beaucoup de monde à un spectacle fort usé. Mlle Dartaux a pleinement confirmé les espérances qu’elle avait données dans ses premiers essais : elle a joué Dorine avec beaucoup d’aplomb, de fermeté et de force comique. Dans le Lisette de *L’Épreuve*, elle a mis du naturel, de la vérité, une gaieté douce : le rôle est beaucoup moins saillant que celui de Dorine. Dans la petite pièce de Marivaux, c’est la jeune demoiselle et le paysan qui brillent, et qui éclipsent tout. Mlle Mars est parfaite dans le rôle d’Angélique ; Michot, plaisant et original dans celui du paysan. L’accueil fait à Mlle Dartaux dans cette clôture de ses débuts, ressemblait fort à une adoption : le public, en recevant les adieux de la débutante, a montré qu’il s’attendait à la revoir bientôt sous un autre titre.

J’ai parlé des objections du prédicateur Bourdaloue contre le *Tartuffe* ; je vais dire un mot de la critique du moraliste La Bruyère. L’auteur des *Caractères* n’était ni prêtre, ni prédicateur ; c’était un sage, un homme sincèrement religieux. Les hommes de cette espèce, avec beaucoup de génie, peuvent quelquefois ne pas bien connaître l’esprit du théâtre : leur goût pour la vérité les éloigne d’un genre où l’illusion et le mensonge dominent. La Bruyère a donc trouvé que l’hypocrite de Molière était un fourbe maladroit, qui montre trop à découvert ce qu’il a tant d’intérêt de cacher ; son langage, son ton, ses manières, sentent si bien l’hypocrisie, qu’il ne peut tromper qu’un sot et un fanatique. Voilà pourquoi, dans toute la maison, il ne fait pas d’autres dupes qu’un dévot imbécile tel qu’Orgon, et une vieille radoteuse telle que madame Pernelle ; tous les autres personnages, le beau-frère, la femme, le fils, la fille, l’amant, la servante, connaissent Tartufe pour ce qu’il est. La Bruyère eût voulu que Molière nous eût donné un hypocrite capable de tromper même les hommes sensés et les gens du monde ; mais le Tartuffe de Molière trompe les gens qu’il lui importe de tromper, ceux qui, par leur état et leur autorité, peuvent le soutenir et faire fortune. Il les trompe par les moyens les plus convenables à leur caractère, par l’étalage fastueux, par les grimaces d’une fausse dévotion. Il s’embarrasse peu de l’opinion des autres personnes de la maison, parce qu’elles ne peuvent ni le servir, ni lui nuire. Si Tartufe n’avait rien dans son extérieur et dans ses actions qui sente le cagot et le cafard, il tromperait les honnêtes gens, qui pour lui ne sont bons à rien ; il aime bien mieux tromper les sots et les fanatiques, dont il peut tirer un grand parti. Le Tartuffe, tel que l’a dépeint La Bruyère, serait au théâtre un personnage froid, sans aucun effet comique. La Bruyère raisonnait en philosophe judicieux ; mais Molière a fait sa comédie en homme qui connaissait parfaitement son art.

La Bruyère observe encore que le Tartuffe est très imprudent de s’exposer au danger d’être chassé, en faisant une déclaration d’amour à la femme de son bienfaiteur ; n’est-ce pas assez pour lui d’épouser sa fille ? Mais un hypocrite est-il exempt des passions qui aveuglent tous les hommes sur leurs intérêts ? Ne peut-il pas être amoureux d’Elmire, femme jeune et belle ? Molière a supposé tout exprès que cette Elmire n’était qu’une belle-mère, pour ne pas la vieillir en lui donnant des enfants à marier : ce qui aurait ôté toute vraisemblance à la passion de Tartuffe. D’ailleurs, n’est-ce rien pour un scélérat que l’attrait du crime, l’appât du fruit défendu, le ragoût de l’adultère ? Un Tartuffe est moins flatté d’avoir une femme pour lui que de jouir de celle d’un autre.

L’observation la plus précieuse de La Bruyère est celle qui a pour objet la donation qu’Orgon fait à Tartuffe. Le critique pense qu’un hypocrite rusé ne s’attache point à une maison où il y a tant d’héritiers légitimes, dont les droits sont trop respectables : il fuit les pères de famille, et recherche les riches sans enfants ; il est plus sûr pour lui de faire la guerre aux collatéraux. La Bruyère a quelque raison ; les lois ne permettent pas à un père de déshériter ses enfants sans sujet, pour faire passer sa fortune tout entière sur la tête d’un aventurier et d’un inconnu. Très difficilement, un notaire se fût chargé d’un pareil contrat ; mais Molière a cru devoir sacrifier ici la vérité à l’effet théâtral, pour faire mieux éclater l’ingratitude de Tartuffe et le fanatisme d’Orgon ; et en même temps ce sacrifice amène et motive le dénouement.

Si la raison rigoureuse appuie l’objection de La Bruyère, le théâtre la rejette. Exiger dans les fictions dramatiques une vérité parfaite, c’est détruire l’art, c’est demander l’impossible :

*Ficta voluptatis causa sint proxima veris*.

« Que les fictions imaginées pour le plaisir s’approchent de la vérité. » Qu’elles s’en approchent, dit Horace ; cela suffit à la vraisemblance théâtrale. Ainsi, Tartuffe eût préféré sans doute qu’Orgon n’eût point d’enfants ; mais comme cela n’a pas dépendu de lui, et comme on ne trouve pas des Orgon tous les jours, Tartuffe a été obligé de se servir de ce qu’il avait sous la main, et il a accepté la donation à telle fin que de raison. Quand au notaire qui a dressé un pareil contrat, ne peut-on pas supposer que ce notaire était aussi un dévot fanatique, qui s’est aveuglé sur la nullité d’un tel acte ? Quand il se trouve un père capable de faire pareille donation, il peut bien se trouver un notaire capable d’en dresser l’acte.